

## Séquences

**Danny DeVito**

Maurice Elia

---

Numéro 159-160, septembre 1992

URI : [id.erudit.org/iderudit/50166ac](http://id.erudit.org/iderudit/50166ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)  
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Elia, M. (1992). Danny DeVito. *Séquences*, (159-160), 30–31.

---

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Danny DeVito



The Jewel of the Nile  
(1985)



Ruthless People (1986)



Throw Momma from the  
Train (1987)

Il aurait pu jouer à l'infini les petits gros rebondis et insupportables qu'on aperçoit constamment à l'affiche de certains films qui ne savent plus à quel nain se vouer.

On aurait pu lui donner quelques rôles accessoires à cause de son physique et peut-être tenir compte à l'occasion de son verbe facile et de son oeil pétillant.

Mais ce n'est pas ainsi que Danny DeVito voyait sa carrière. En fait, il n'avait pour ainsi dire rien choisi du tout et ses premières années se sont déroulées sans incident majeur à Asbury Park, non loin de la petite ville de Neptune où il est né le 17 novembre 1944. Il y avait bien entendu sa petite taille, puis cet air égrillard qui provoquait le rire même s'il n'ouvrait pas la bouche. On l'imagine passer de l'enfance à l'adolescence sous le regard d'une mère inquiète de ses sautes d'humeur et de ses envies de vouloir à tout moment tout casser. Il adorait son père, propriétaire d'une salle de billard, un sport que Danny avait perfectionné, jusqu'au moment où, à treize ans, «j'ai cessé de grandir, et j'ai appris à être drôle pour plaire aux filles, car après tout, le rire n'est-il pas plus aphrodisiaque que le sexe?»

Il adorait déjà le cinéma. Il y allait tous les samedis et tous les dimanches sans exception. Il y vivait toutes ses vies inventées avec ses comédiens favoris (Humphrey Bogart, Edward G. Robinson, James Cagney...) dont il semble avoir adopté bien des tics.

«La minuscule terreur» (comme l'a appelé un chroniqueur de *Time*) a commencé par suivre les cours d'un pensionnat catholique où sa mère l'avait inscrit afin de lui éviter de mauvaises fréquentations. Il y était généreusement giflé par les religieuses de l'endroit, «mais elles ne parvenaient pas à me tirer les cheveux qu'on se faisait couper très courts, là-bas, pour cette raison.»

Puis DeVito s'est joint au salon de coiffure que dirigeait sa soeur. Il était «Mr. Danny»: «Mr. Danny, je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais il semble que ma permanente ne prenne pas...»; «Mr. Danny, pourriez-vous nous chanter cette chanson que vous chantiez la dernière fois à propos de la brillantine?...»; «Dites, Mr. Danny, c'est vrai ce qu'on dit au sujet de Machin-Chose?...» Et on l'imagine, replet, transpirant, escaladant cent fois par jour son petit escabeau pour barbouiller de shampooing les tignasses de ces bonnes dames qui ne lui voulaient sans doute que du bien et à qui il n'allait tout de même pas couper les cheveux en quatre. Et les plaisanteries de se multiplier, et les gloussements des clientes de reprendre...

Il prenait cependant son premier métier à coeur et s'inscrivit même à la Wildred Academy of Hair and Beauty Culture, c'est vous dire. Et lorsque plus tard, à New York, il suivit les cours de l'American Academy of

Dramatic Arts, c'était avant tout pour y prendre des cours de maquillage...

Il partira bientôt pour Hollywood passer quelques auditions qui ne lui rapporteront rien. Il comptait surtout décrocher un des deux rôles principaux de *In Cold Blood*, mais on lui préféra Robert Blake. Il quitte Los Angeles (après y avoir travaillé comme concierge et responsable d'un parc de stationnement) et rentre à New York. Là, il fait partie de petits films en 8 et 16 mm dans lesquels on décelait déjà sa bonne humeur dévastatrice et son immense propension à l'humour noir.

Il participe à quelques films incroyables dont l'étrange *Mortadella* (alias *Lady Liberty*), production italienne mettant en vedette Sophia Loren et au cours de laquelle une fiancée immigrante essayait de faire passer les douanes à un énorme saucisson. C'était sans doute féroce, puisque le film était mis en scène par Mario Monicelli. Une férocité que Danny DeVito enregistre et qu'il utilisera plus tard pour varier son jeu.

C'est à peu près à cette époque qu'il se lie d'amitié avec Michael Douglas. C'est un grand moment dans sa vie. Les versions diffèrent sur la manière dont ils se sont rencontrés. Il semble que ce soit en 1966 lorsqu'il jouait une pièce au Eugene O'Neill Memorial Theater Center à Waterford, dans le Connecticut. Plus tard, à Santa Barbara, DeVito était allé le voir dans cette sorte de commune de hippies où Douglas habitait avec un groupe aussi hirsute que lui.

Une autre version semble moins plausible: DeVito joue un petit rôle dans un film mis en scène et interprété par Kirk Douglas. Celui-ci le recommande à son fils Michael en lui conseillant d'aller voir le petit homme sur les planches où il joue *One Flew Over the Cuckoo's Nest*. C'est que Michael Douglas, producteur de l'adaptation cinématographique de la pièce de Ken Kesey (que tournera Milos Forman avec Jack Nicholson dans le rôle principal), est à la recherche d'acteurs. Sur scène, DeVito est Martini, celui qui, malgré sa petite taille, est capable de faire tomber quelqu'un de son tabouret de bar. La décision est vite prise.

Les deux amis joueront plus tard ensemble dans *Romancing the Stone* et sa suite *The Jewel of the Nile*, ainsi que dans *The War of the Roses* que DeVito mettra également en scène.

*One Flew Over the Cuckoo's Nest* marque le début d'une autre grande amitié, celle avec Jack Nicholson, avec qui il a joué par la suite dans *Goin' South* et *Terms of Endearment*.

Et c'est encore autour de 1970 que Danny DeVito rencontre celle qui deviendra sa femme, Rhea Perlman, celle qui sera, quelque dix ans plus tard, une des



«régulières» de la célèbre série-tv «Cheers». Lui était sur scène (il jouait *The Shrinking Bride* au Mercury Theater) et elle était dans l'assistance. Il leur fallut deux semaines pour décider de vivre ensemble et onze ans pour décider de se marier (ils ont aujourd'hui trois enfants: Lucy, Gracie et Jake).

Bientôt, c'est DeVito lui-même qui se lance dans le monde de la télévision en auditionnant pour la série «Taxi». On raconte qu'à l'audition, il brandissait les quelques feuilles qu'on lui avait demandé de lire en criant: «Mais qui donc a écrit cette merde?»

«Taxi» est un grand succès. Le personnage qu'il interprète, Louie De Palma, est un gars vivace et précis, méchant à souhait, sarcastique, caustique, bref, vivant, plus grand que nature. La plupart des vedettes invitées à participer à certains épisodes de la série n'ont fait qu'admettre la présence incontournable de DeVito qui leur volait tous leurs moments, accaparaient toutes leurs scènes. Même Judd Hirsch, la vedette de la série, le confirme.

Le «cube de bouillon démoniaque» (selon la *Washington Post*) allait bientôt prouver à tout le monde qu'il n'était pas uniquement un comédien hors-pair, mais qu'il pouvait, s'il le voulait, se mesurer aux meilleurs réalisateurs du moment. Derrière la caméra, il est circonspect, intelligent, fin et efficace à la fois. Il l'a prouvé lors de la réalisation de quelques épisodes de «Taxi» et de «Amazing Stories», la série que produisit un court temps Steven Spielberg.

L'aventure de **Throw Momma from the Train** regroupe à la fois son amour du cinéma hitchcockien, la présence de Billy Crystal (qui est, avec Robin Williams et Woody Allen, son comique préféré) et sa passion pour un métier qu'il adore: diriger, donner des ordres, posséder le pouvoir. C'est déjà l'horrible financier qu'il incarne dans le très statique **Other People's Money**, même le Pingouin de **Batman Returns**.

Grand rôleur, grande gueule, survolté à l'extrême, il ne cesse de jouer la comédie. Il est Sam Stone dans **Ruthless People** (ou comment se débarrasser de sa femme), Vincent, le jumeau identique de Schwarzenegger dans **Twins**, l'ennemi juré de Richard Dreyfuss dans **Tin Men** de Barry Levinson.

Sa deuxième réalisation, c'est **The War of the Roses**; sa troisième: **Hoffa** qui s'annonce comme un des films les plus controversés de ces dernières années. Mais on le verra aussi dans des films réalisés par d'autres dont **Jack the Bear** où il joue le rôle d'un père de famille. On ne sait pas très bien encore s'il dirigera **Low Fives**, le premier film produit par Jersey Films, une compagnie de production qu'il vient de former avec le producteur Michael Shamberg.

En attendant, il y a le Pingouin de **Batman Returns**, un personnage complexe, qui n'est pas nécessairement «le méchant», mais que le réalisateur Tim Burton a conçu comme un bonhomme à qui on a offert enfant un certain concours de circonstances dont il doit se sortir. C'est un personnage sérieux, senti, réfléchi, dont la cruauté n'est pas foncière, mais semble plutôt dériver de régions très sombres de l'être humain. Les différents chemins mentaux qu'emprunte le Pingouin sont extrêmes, il ne sait plus lui-même ce qu'il en est de sa vie et les raisons qui le forcent à agir de cette manière. C'est un être qui s'explore, qui veut savoir s'il est homme ou bête. DeVito ne pouvait absolument pas laisser passer cette possibilité de démontrer une versatilité dont il se sait possesseur et qui a longtemps géré sa propre vie.

Maurice Elia



**The War of the Roses**  
(1989)



**Other People's Money**  
(1991)



**Batman Returns** (1992)

#### FILMOGRAPHIE

- 1972: Lady Liberty/Mortadella (Mario Monicelli)
- 1973: Hurry Up, or I'll Be 30 (Joseph Jacoby)
- 1978: Scalawag (Kirk Douglas)
- 1975: One Flew Over the Cuckoo's Nest (Milos Forman)
- 1977: The Van/Chevy Van (Sam Grossman)
- 1977: The World's Greatest Lover (Gene Wilder)
- 1978: Goin' South (Jack Nicholson)
- 1979: Valentine (TV) (Lee Phillips)
- 1981: Going Ape! (Jeremy Joe Kronsberg)
- 1983: Terms of Endearment (James L. Brooks)
- 1984: Romancing the Stone (Robert Zemeckis)
- 1984: Johnny Dangerously (Amy Heckerling)
- 1984: The Ratings Game (TV) (Danny DeVito)
- 1985: The Jewel of the Nile (Lewis Teague)
- 1986: My Little Pony (Michael Joens - voix seulement)
- 1986: Head Office (Ken Finkleman)
- 1986: Ruthless People (Jim Abrahams, Jerry Zucker, David Zucker)
- 1986: Wise Guys (Brian DePalma)
- 1987: Throw Momma from the Train (Danny DeVito)
- 1987: Tin Men (Barry Levinson)
- 1988: Twins (Ivan Reitman)
- 1989: The War of the Roses (Danny DeVito)
- 1991: Other People's Money (Norman Jewison)
- 1992: Batman Returns (Tim Burton)
- 1992: Jack the Bear
- 1992: Hoffa (Danny DeVito)